



HAL
open science

Conclusion générale concernant l'occupation du centre-ville d'Abbeville (Somme)

Raphaël Clotuche

► **To cite this version:**

Raphaël Clotuche. Conclusion générale concernant l'occupation du centre-ville d'Abbeville (Somme).
Revue archéologique de Picardie, 1997, 3/4, pp.219-222. hal-04380500

HAL Id: hal-04380500

<https://inrap.hal.science/hal-04380500v1>

Submitted on 8 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Conclusion générale concernant l'occupation du centre ville d'Abbeville (Somme)

Raphaël Clotuche

Citer ce document / Cite this document :

Clotuche Raphaël. Conclusion générale concernant l'occupation du centre ville d'Abbeville (Somme). In: Revue archéologique de Picardie, n°3-4, 1997. Le R.R.B.P. de Chambly (Oise) / Les restes osseux animaux laténiens de la vallée de l'Aisne / Abbeville (Somme) au Moyen-Age. pp. 219-221;

doi : <https://doi.org/10.3406/pica.1997.2262>

https://www.persee.fr/doc/pica_0752-5656_1997_num_3_1_2262

Fichier pdf généré le 23/04/2018

CONCLUSION GÉNÉRALE CONCERNANT L'OCCUPATION DU CENTRE VILLE D'ABBEVILLE (SOMME)

Raphaël CLOTUCHE *

LES ÉGLISES ET NÉCROPOLES

L'ensemble des tranchées a permis d'appréhender trois nécropoles. Leur localisation était connue par les archives ainsi que par des découvertes relativement anciennes. Le cimetière de Saint-Georges I fut même observé par quelques érudits lors de la découverte de sarcophages à la suite de l'installation des égouts au XIXe siècle. La nécropole bordant Saint-Georges II fut découverte beaucoup plus récemment, puisque, lors des terrassements mécaniques pour la construction de l'actuel Hôtel de ville, de nombreuses sépultures furent détruites. Les individus inhumés près de Saint-Vulfran appartiennent certainement à plusieurs états de l'édifice religieux.

Une étude exhaustive de la seconde nécropole (Saint-Georges II) se révélerait peu fiable car nous ne posséderons jamais son volume total ni même un échantillon suffisant pour être représentatif. Néanmoins, une sépulture même isolée, peut toujours présenter un intérêt soit pathologique, soit taphonomique et alimenter ainsi la recherche globale en archéologie funéraire.

En revanche, les sépultures situées autour de la première église dédiée à saint Georges se révèlent très intéressantes. D'une part, le cimetière n'a été que très peu perturbé puisque, suite à l'édit de l'évêque Jean de Cherchemont interdisant toute construction sur cet endroit resté sacré, aucun bâtiment n'a pu être réalisé sur la place du Marché au Blé après le démontage de l'église. D'autre part, la position, dans la tourbe, d'une partie des inhumations a induit une parfaite conservation des restes osseux. Cette condition a donné à l'anthropologue et au paléopathologue le maximum de renseignements dont ils ont besoin pour mener à bien leurs recherches. De plus, ce contexte a également permis au palynologue de montrer qu'au XIIe siècle la coutume de déposer des fleurs dans ou sur le cercueil existait aussi. Nous n'avons trouvé trace de cet usage (connu par exemple dans les sociétés préhistoriques et la civilisation mérovingienne) ni dans les textes concernant cette époque, ni sur d'autres sites de nécropole du XIIe siècle.

À Marseille, à l'abbaye Saint-Victor, des études semblables avaient été menées dans le sarcophage 18 (XVe siècle). Les résultats obtenus avaient apporté les mêmes renseignements : la saison de l'enfouissement du défunt et la pratique de déposer des fleurs auprès de lui. Dans le cas d'Abbeville, l'association palynologie/dendrochronologie a particulièrement bien fonctionné. Peut-être des prélèvements palynologiques plus fréquents en contexte cémétériel aideraient-ils à avancer dans la connaissance des pratiques funéraires médiévales ?

L'ensemble des tranchées contournant la place de l'ancien marché au blé nous a permis d'estimer la superficie du cimetière de Saint-Georges I (environ 1000m²) et de le localiser précisément.

Des églises, seule Saint-Vulfran est encore en élévation. Aucun élément nouveau n'a pu être apporté concernant les bâtiments de chacun des trois édifices qui se sont succédés à cet endroit.

Les tranchées situées à proximité de l'église Saint-Georges II ont peut-être apporté les seuls éléments concernant les travaux de construction de cet édifice. Il est concevable que la fondation du XVe siècle, repérée dans une des tranchées à côté de l'Hôtel de ville soit un des bâtiments qui aurait été détruit pour l'installation du chœur. De même, le sol composé de petites briques, antérieur aux inhumations, devait appartenir à une des maisons existant avant la construction de Saint-Georges. Ce sont les seuls éléments à mettre en relation avec cet établissement.

L'ARTISANAT

Des fours de bronziers ont été aperçus à l'est de la mairie mais aucun d'entre eux n'a pu être dégagé entièrement. Une examen approfondi de ceux-ci n'était donc pas justifié.

Ils pourraient éventuellement être rapprochés de la construction de la seconde église Saint-Georges. Ils

* AFAN
6 hameau de la Villette
F - 80500 ROLLOT

datent de la même période et ont pu produire des matériaux aux bâtisseurs. Il est cependant impossible d'affirmer que l'atelier ait été établi spécifiquement pour cette circonstance.

La quantité d'ossements animaux extraite du fossé localisé au sud de la place de l'Hôtel de ville permet d'envisager, comme l'a montré l'étude menée par B. Clavel, une activité d'abattage et de boucherie dans cette zone. Nombre d'entre eux présentaient des traces de découpe. La concentration et le type d'ossements rencontrés excluent l'hypothèse d'un dépôt domestique. La toponymie nous donne également quelques indices. Aujourd'hui encore deux rues témoignent de la proximité du quartier des bouchers : rue de la Petite Halle de la Boucherie et rue de la Boucherie, autrefois rue du Maschacre. Elles ont été pavées en 1374 et 1375. Certes, elles ont pris leur nom aux siècles suivants mais il est plausible qu'au XIe siècle le quartier fût ou plus étendu, ou localisé légèrement plus au sud, ou même que les bouchers aient rejeté leurs déchets dans les fossés à proximité de leur lieu de travail.

L'HABITAT

De nombreux vestiges d'habitat ont été mis au jour. Nous avons pu observer plusieurs systèmes de construction.

Les bâtiments les plus anciens (IXe-XIIe siècles) sont construits uniquement en bois, établi sur poteaux (rampe et station de pompage).

Aux siècles suivants (XIIIe-XVe siècles) les murs sont sur des solins de craie. Sans doute ceux-ci servaient-ils de base à une sablière sur laquelle s'élevaient des murs en torchis.

Après, se développe une technique de construction légèrement différente qui est encore observable sur plusieurs bâtiments préservés des bombardements du XXe siècle. La paroi en dur se dresse sur une hauteur de 1 m à 1,50 m, terminée par une sablière haute destinée à soutenir l'élévation en torchis (fig. 1). Les fondations sont garnies sur la face extérieure de galets de silex calibrés (fig. 2). Ce système permet d'empêcher les remontées d'humidité dans les murs.

Dans toutes les tranchées, nous avons constaté que, dès les XIIIe-XIVe siècles, l'emplacement des habitations est fixé. Malgré les différents remblais séparant les différentes phases de construction, les bâtiments sont toujours construits au même endroit. Le réseau viaire n'a lui-même que peu varié. Seules des divisions entre les propriétés dans les jardins ont changé au cours de l'existence de la ville.

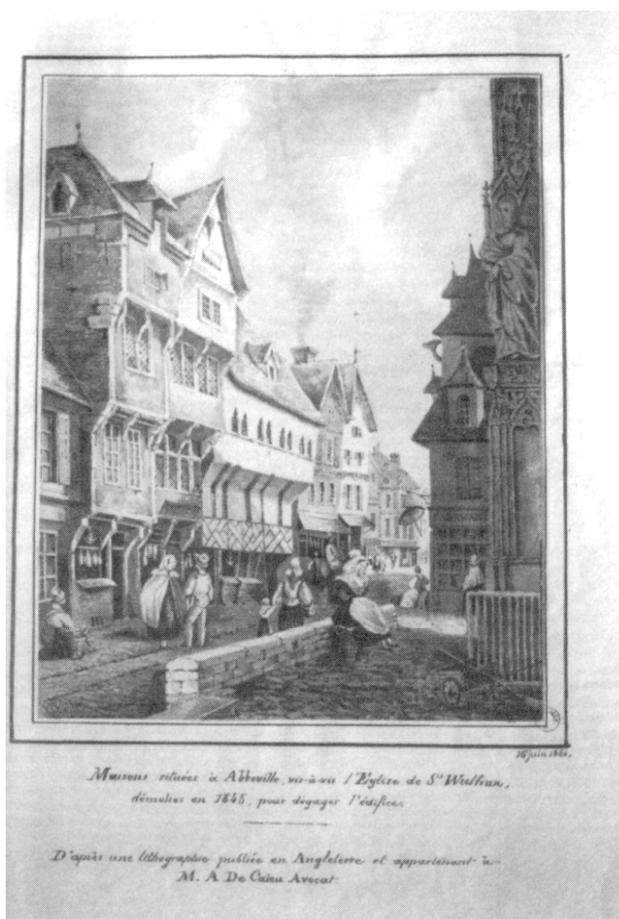


Fig. 1 : maisons devant la collégiale Saint-Vulfran (détruites en 1845).



Fig. 2 : système de fondation aménagé de rognons de silex calibrés.

LE VIAIRE

La ville, comme nous avons pu l'observer dans les divers sondages, était un assemblage de petits îlots naturels composés de silex et séparés par des marais dont la tourbe est l'actuel témoin. Pour organiser et étendre la ville, il fallut relier ces petites îles entre elles. Les analyses palynologiques ont montré que dès la fin du XIe siècle, le bourg est déjà totalement urbanisé et qu'il n'existe plus de trace des marais qui avaient précédé l'installation des hommes.

La voirie s'organise donc à partir du XI^e siècle, quoiqu'une ébauche de réseau existe déjà sans doute avant. Par exemple, l'îlot de Saint-Gilles est relié à l'îlot Saint-Vulfran par un chemin à la fin de ce siècle. C'est au XII^e siècle que l'actuelle rue Jeanne d'Arc est implantée. Le système de circulation est totalement en place dans le courant du XIV^e siècle car c'est à cette époque que la municipalité commence à faire paver les rues de la ville. Les grands axes de circulation et rues commerçantes sont évidemment aménagés les premiers. En 1374 et 1375, la cauchie Saint-Gilles, de Locques, celles du quartier de la boucherie sont couvertes de « petits carrels. » En 1379, c'est le tour de la Chaussée d'Hocquet puis en 1397 celui de la Chaussée du Bois et de la rue aux Pareurs (voir contexte historique du XIV^e siècle).

Nous n'avons, dans aucune des tranchées, retrouvé de pavés couvrant les rues. Les traces de voiries mises au jour consistent en simples recharges de galets de silex qui ont vraisemblablement dû garnir les voies tout au long de leur existence. Dans les premiers temps, toutes étaient recouvertes de silex. Les différents îlots composant la ville ont servi de carrière fournissant la matière première.

Les carrels, coûtant nettement plus cher que les galets, n'ont été employés que pour les voies principales et ont été récupérés au fur et à mesure des nombreux exhaussements. Ceci explique la raison de l'absence de ce matériau dans les coupes stratigraphiques.

BILAN ET PERSPECTIVES

La surveillance des travaux est la première opération archéologique réalisée dans la zone urbaine d'Abbeville. Malgré la surface restreinte, à cause de la méthode en tranchée, cette campagne a apporté son lot d'enseignements.

Les bombardements de la seconde Guerre mondiale, alors qu'ils ont détruit les bâtiments en élévation, ont épargné les vestiges archéologiques, contrairement à ce qui était admis jusqu'à aujourd'hui. Les traces du passé sont conservées sous une couche de déblais modernes dépassant rarement 0,45 m d'épaisseur. Les seules destructions des ren-

seignements sont les caves du XVI^e siècle, qui ont perturbé la stratigraphie des époques antérieures, ainsi que les bâtiments de la reconstruction.

Les potentielles traces gallo-romaines semblent, en cet endroit de la ville, trop profondément enfouies sous la tourbe pour être jamais fouillées. Toutefois, lorsque nous avons atteint les niveaux de grave naturelle, nous n'avons pas trouvé de structures ni d'*artefacts* antiques. Sont-ils absents ou ont-ils été arasés ?

Nous n'avons pas récolté d'indices pouvant préciser avec certitude la localisation des premières installations médiévales abbevilloises ; le problème reste donc entier concernant l'occupation d'*Abbatis Villa* avant 831.

La conservation, tout de même importante, des vestiges médiévaux permet d'envisager un éventail très important de recherches à mener sur cette ville.

D'autres questions seront aussi à appréhender lors de fouilles futures : comment s'est développée cette ville qui a créé sa richesse grâce à son port, l'un des plus grands au Moyen Âge ? Quel rôle tenait le commerce dans la vie des habitants ? Comment se sont développés les différents quartiers artisanaux ? Les endroits qu'ils occupaient étaient-ils prédestinés ? Quels étaient les rapports entre les campagnes alentours et le site maritime du point de vue commercial et alimentaire ?

Il conviendrait aussi d'expliquer les exhaussements importants rencontrés dans l'ensemble des tranchées. Ces différents remblais succèdent chacun à une phase d'occupation et sont contemporains dans chaque stratigraphie. Ont-ils quelque rapport avec des inondations ou sont-ils dépendants d'autres faits ?

Abbeville présente l'immense avantage de ne pas avoir fait l'objet de « fouilles d'archéologues » du XIX^e siècle. Nous sommes donc en présence d'une ville au passé riche et dont le patrimoine en sous-sol est bien conservé. Il sera donc vital de surveiller toute nouvelle construction afin de retirer, à chaque fouille, de nouvelles pièces du puzzle qu'est le passé de l'ancienne capitale du Ponthieu.